

RÉVISER LE PASSÉ/REVISITER LE PRÉSENT

Gabrielle Spiegel

Armand Colin / Dunod | « Littérature »

2010/3 n° 159 | pages 3 à 25

ISSN 0047-4800

ISBN 9782200926519

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-litterature-2010-3-page-3.htm>

!Pour citer cet article :

Gabrielle Spiegel, « Réviser le passé/revisiter le présent », *Littérature* 2010/3 (n° 159), p. 3-25.
DOI 10.3917/litt.159.0003

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin / Dunod.

© Armand Colin / Dunod. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Réviser le passé/revisiter le présent¹

Examiner la nature et le rôle de la révision (*revision*) en histoire apparaîtra comme une entreprise curieuse puisqu'il semble qu'il s'agisse d'aborder en cela l'aspect le plus banal du travail historiographique depuis les commencements de cette discipline sous sa forme actuelle au XIX^e siècle, et que le sujet manque manifestement de dimensions théoriques. La recherche la plus sommaire d'une définition courante de *revisio-**nism* sur Google fait apparaître un flot apparemment ininterrompu de références à un mouvement consacré au déni de la réalité du génocide des juifs d'Europe, qui semble s'être emparé du terme pour son propre usage (déplaçant du même coup le lien fort qui existait précédemment, avec le révisionnisme marxiste compris, dans la tradition d'Eduard Bernstein, comme la tendance récurrente au sein de la pensée communiste, « à réviser la théorie marxiste de manière à fournir une justification à un repli d'une position révolutionnaire à une position réformiste² »). Le « révisionnisme », auquel les Français donnent aussi le nom incommode, mais plus juste, de « négationnisme », apparaît comme un phénomène qui, aussi envahissant soit-il, se manifeste largement en dehors des limites de l'activité historique normale.

LE CONCEPT DE « RÉVISION » EN HISTOIRE

Dès lors, qu'est-ce qui justifie cet examen du concept de révision en histoire, de sa nature, de sa signification, de sa fréquence et de sa portée ? Après tout, la révision, dans son sens le plus anodin de correction de l'erreur est au cœur de toute pratique historiographique depuis l'avènement de l'historicisme et du positivisme rankéens. Comme on le sait, l'historicisme classique du début du XIX^e siècle s'opposait aux conceptions philosophiques des Lumières selon lesquelles le comportement et le

1. Traduit et publié avec l'aimable autorisation de *History and Theory*, Theme Issue 46 (December 2007), p. 1-19. Titre original : « Revising the Past/Revisiting the Present. How Change Happens in Historiography » (version en ligne : <http://dx.doi.org/10.1111/j.1468-2303.2007.00425.x>). Copyright © 2007 Wesleyan University.

2. *The American Heritage Dictionary of the English Language*, 4^e éd., 2000 : « to revise Marxist theory in such a way as to provide justification for a retreat from a revolutionary to a reformist position ». Je tiens à remercier Robert Stein et David Bell pour les suggestions et les critiques extrêmement utiles dont ils m'ont fait part à la lecture de cet article. Je précise qu'ils ne partagent pas entièrement le point de vue défendu ici sur les « causes » de l'émergence du poststructuralisme et du postmodernisme.

développement humains obéissaient à des lois universelles et observables à partir desquelles on pouvait déduire leur vérité. Rejetant à la fois la métaphysique de la philosophie des Lumières et le positivisme sociologique de penseurs comme Comte, convaincus également que le comportement humain était régi par des lois, les historicistes affirmaient que les événements et les êtres humains devaient être compris en relation non pas à des principes métaphysiques extra-temporels ou à des lois naturelles, mais à leur être historique particulier. La recherche historique devait donc viser à décrire la particularité du comportement humain passé, lui-même explicable en tenant compte de l'ensemble de la nature d'une période historique donnée, quelle que soit la manière de la définir.

Dans son ouvrage classique sur la naissance de l'historicisme, Friedrich Meinecke décrivait l'essence de l'historicisme comme la « substitution d'un processus d'observation individualisante à une perspective généralisante sur les forces humaines dans l'histoire³ ». L'historicisme conjugait ainsi une attention particulière à la spécificité des phénomènes historiques avec l'idée que cette spécificité était conditionnée par une succession d'événements et de « régularités » et qu'elle ne pouvait être comprise qu'en ces termes. Ces régularités, toutefois, étaient historiques, non régies par des lois, et supposaient donc une méthode de recherche différente de celle qui préside aux sciences naturelles, une méthode adaptée aux « sciences humaines ». Inévitablement, cela signifiait que la quête de connaissances nouvelles sur ces particularités était la tâche centrale de l'historien. L'accroissement du fonds de la connaissance de l'histoire et la correction de l'erreur étaient au cœur de ce qui faisait de l'histoire une « science » au XIX^e siècle, marquant dans le même temps le progrès de la connaissance et le progrès de la société. La révision graduelle de la documentation historique était le dérivé normal de cette activité ; à la fois attendue et bienvenue, elle justifiait dans une large mesure l'entreprise en tant que telle. Assurément, comme l'a si bien montré Peter Novick⁴, la plupart des historiens ont pris leurs distances depuis longtemps avec la poursuite de ce « noble rêve » d'un fondement positiviste, objectif, de l'investigation historique, quel que soit le respect et l'attention qu'on porte au fondement empirique de toute investigation historique. Mais dans la mesure où l'on croit toujours à la fonction documentaire de la recherche historique, la « révision » en tant que catégorie analytique ne semble guère mériter d'être explorée.

Si l'on considère que la « révision » renvoie à un changement plus général dans la nature de la pratique historique et de ses fondements conceptuels, sans pour autant systématiser le terme dans son triste usage

3. Friedrich Meinecke, *Die Entstehung des Historismus*, Munich, R. Oldenbourg Verlag, 1959 [1936].

4. Peter Novick, *That Noble Dream : The « Objectivity Question » and the American Historical Profession*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

courant, celui du négationnisme, les raisons qui peuvent justifier un examen de sa signification deviennent plus compréhensibles. Qu'est-ce qui constitue la « révision » dans ce sens plus large ? Quelles activités doivent être en jeu pour qu'on parle de révision ? Se produit-elle naturellement dans le cadre des processus normaux de l'activité de l'historien ou est-elle stimulée par de vastes changements dans les modèles de recrutement social dans la profession qui permettent à de nouveaux champs et à de nouvelles formes de recherche de découvrir les racines historiques de préoccupations actuelles, qu'elles soient d'ordre social ou intellectuel ? Est-elle imposée de l'extérieur aux historiens par l'évolution d'autres disciplines ou, plus généralement, par l'évolution du monde dans lequel ils vivent, ou se produit-elle à la suite de changements psychologiques internes à certains historiens dont les travaux, par leur excellence et leur caractère irréfutable, gagnent par la suite un statut d'exemplarité et sont largement imités ? À partir de quand la révision relève-t-elle du « changement de paradigme », pour reprendre la terminologie de Kuhn appliquée aux pratiques scientifiques, histoire comprise⁵ ? Dans la mesure où l'on peut supposer que tous ces éléments sont présents dans la profession la plupart du temps, qu'est-ce qui explique que certaines périodes semblent s'accommoder d'un travail dans les cadres normaux que la socialisation professionnelle inculque chez les historiens tandis que d'autres sont témoins d'une vaste révolte contre ce qui apparaît comme des limitations imposées par les normes conceptuelles et disciplinaires en usage, quelles qu'elles soient ?

Ce sont quelques-unes des questions que soulève ce sens plus large de « révision » dès lors que la notion se rapproche de celle de changement de paradigme, et quiconque a vécu les évolutions de la pratique historiographique au cours des quatre dernières décennies appréciera la nécessité de s'interroger sur la façon dont a pu se produire une transformation si profonde de la nature et de la compréhension du travail historique, en pratique comme en théorie. Ce qui justifie de le faire maintenant, c'est que nous sentons tous, me semble-t-il, que ce changement profond, qui s'est produit sous la bannière du « tournant linguistique », du « poststructuralisme » ou du « postmodernisme », a suivi son cours, apporté tous les changements que la discipline pouvait absorber — tout en en rejetant beaucoup d'autres — et est maintenant bel et bien arrivé à son terme. Si la question de savoir s'il a représenté une « crise épistémologique » dans l'histoire, comme l'ont dit certains historiens⁶, demeure ouverte, il est incontestable que ce changement a donné lieu à une révision d'ensemble

5. Thomas S. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983 [Laure Meyer, trad. de *The Structure of Scientific Revolutions*, 1962].

6. Voir, par exemple, l'allocation de Joyce Appleby, présidente de l'American Historical Association, « The Power of History », prononcée lors du congrès de l'association à Seattle le 9 janvier 1997, publiée in *American Historical Review*, 103, 1, février 1998, p. 1-17.

de la façon dont les historiens concevaient la nature de leur activité, les outils conceptuels et techniques jugés appropriés pour l'écriture de l'histoire et la recherche, et le but et la signification du travail ainsi produit. Une piste possible pour l'examen de la « révision » en tant que procédure historiographique passe donc par une explication des modalités et des causes de ce changement dans l'histoire, et de ce qui a gouverné les rythmes de son acceptation, de sa dissémination et de son déclin⁷. Une évaluation des éléments constitutifs déterminants de ce cas relativement extrême de révision historique pourrait nous éclairer sur les types de révision plus communs et moins généraux qui accompagnent le travail historique en toute période. Mais avant d'aborder la question de la « cause » — qui reste, en un sens, à découvrir — de l'essor de l'historiographie du « tournant linguistique », on aurait intérêt à examiner de manière plus générale en quoi consiste la pratique historique, puisque tout changement dans les pratiques, y compris dans le cas d'un changement aussi frappant et radical que le tournant linguistique, se produit nécessairement dans un premier temps dans les limites de la « science normale », pour reprendre une expression de Kuhn, et doit donc être considéré dans le contexte des usages en vigueur.

L'une des caractéristiques les plus significatives de la pratique contemporaine de l'histoire, particulièrement importante dans le cadre de ma démonstration, est la conséquence du paradoxe au cœur de l'écriture de l'histoire telle que Michel de Certeau l'a analysée. Selon de Certeau, l'histoire occidentale moderne commence avec la stricte différenciation entre le présent et le passé. Comme la médecine moderne, dont la naissance est contemporaine de celle de l'historiographie moderne, la pratique de l'histoire ne devient possible qu'à partir du moment où un cadavre est ouvert pour être examiné, rendu lisible et donc traduisible en ce qui peut s'écrire dans un espace de langage. Les historiens doivent tracer une ligne entre ce qui est mort (le passé) et ce qui ne l'est pas, et ils posent donc la mort comme un fait social total, contrairement à la tradition, qui représente un corps vécu de savoir traditionnel, transmis par les gestes, les habitudes, les souvenirs non-dits mais bien réels que portent les sociétés vivantes. Pour de Certeau, l'âge moderne entretient un rapport obsessionnel avec la mort, et le discours sur le passé a comme condition de

7. Je dois reconnaître que l'ampleur de l'adoption du « tournant linguistique » dans l'ensemble de la profession est sans doute exagérée ici, même si je pense que la popularité des études sur le « discours », la diffusion du concept féministe de *gender* et l'essor de l'histoire et de la théorie postcoloniales témoignent du fait que ses effets sont bien plus importants que ne pourrait le laisser penser un simple examen du travail des historiens directement engagés dans le débat « théorique » ou l'histoire intellectuelle. Mais il est vrai que le nombre d'historiens engagés activement sur ce terrain est sans doute demeuré relativement limité par rapport à la profession dans son ensemble. Il reste qu'il a bel et bien représenté un défi considérable aux façons traditionnelles de concevoir l'histoire et qu'il a eu des effets manifestes sur la nature des vérités et de l'objectivité épistémologique que les historiens pouvaient postuler sans difficulté.

possibilité d'être un discours sur les morts, un discours avec lequel l'historien remplit le vide entre passé et présent créé par le geste de rupture qui fonde l'histoire⁸. En ce sens, le postulat de l'historiographie moderne est bien l'éviction du passé hors du présent, le mouvement de sa visibilité à son invisibilité. La tâche de l'historien devient ce que Hofmannsthal a défini comme « lire ce qui n'a jamais été écrit⁹ ». C'est en cet instant que le passé est sauvé, « non en étant ramené à ce qui existait auparavant, mais au contraire en étant transformé en quelque chose qui n'a jamais été, en étant "lu comme ce qui n'a jamais été écrit¹⁰" ». Dans cette perspective, le principal rapport de l'historien au passé est une confrontation à l'absence.

En même temps, le travail spécifique de l'historien est de remplir l'espace du vide créé par la division entre le présent et le passé avec des mots, du langage (du discours) généré à partir et à l'intérieur de la place présente de l'historien. Comme l'écrit de Certeau,

L'historiographie tend à prouver que le lieu où elle se produit est capable de comprendre le passé : étrange procédure, qui pose la mort, coupure partout répétée dans le discours, et qui dénie la perte, en affectant au présent le privilège de récapituler le passé dans un savoir. Travail de la mort et travail contre la mort¹¹.

Cette procédure paradoxale est précisément ce que de Certeau entend par « écriture », un acte qui « substitue aux représentations traditionnelles qui autorisaient le présent un *travail* représentatif qui articule en un même espace l'absence et la production¹² ». Le concept crucial est ici celui de « lieu de production », qui constitue pour de Certeau le principe d'explication quasi-universel de l'historiographie puisque, affirme-t-il, « la recherche historique saisit tout document comme le symptôme de ce qui l'a produit¹³ » et le représente à travers son propre travail d'écriture.

L'écriture de l'histoire s'accomplit donc dans et par un mouvement paradoxal constant entre absence et présence — la présence de la place présente dont le passé a été exclu par le geste de rupture définitoire qui le constitue, et le lieu à partir duquel le passé sera recréé. La conséquence de ce double mouvement entre passé et présent, absence et présence, c'est la réécriture constante du passé dans les termes du présent, puisque

8. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 9-12.

9. La formule de Hofmannsthal est citée par Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, Rolf Tiedemann et Hermann Schweppenhäuser (éd.), Francfort, Suhrkamp, 1972-1989, t. I, 3, p. 1238. Merci à Daniel Heller-Roazen pour cette référence.

10. Voir le commentaire de ce passage dans l'introduction de Daniel Heller-Roazen à Giorgio Agamben, *Potentialities*, Daniel Heller-Roazen (éd. et trad.), Stanford, Stanford University Press, 1999, p. 1.

11. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, p. 12.

12. *Ibid.*, p. 12.

13. *Ibid.*, p. 19.

fondée sur la coupure entre un passé, qui est son objet, et un présent, qui est le lieu de sa pratique, l'histoire ne cesse de retrouver le présent dans son objet, et le passé dans ses pratiques. Elle est habitée par l'étrangeté qu'elle cherche, et elle impose sa loi aux régions lointaines qu'elle conquiert en croyant leur rendre la vie.

Un incessant travail de différenciation (entre événements, entre périodes, entre données ou entre séries, etc.) est, en histoire, la condition de toute mise en relation des éléments distingués, et donc de leur compréhension. Mais il s'appuie sur la différence entre un présent et un passé. Il suppose partout l'acte qui pose une nouveauté en se détachant d'une tradition pour la considérer comme un objet de connaissance¹⁴.

Ce que de Certeau suggère ici, c'est que la révision est la condition nécessaire de l'écriture de l'histoire, non pas dans le sens de l'accroissement de la documentation historique par l'apport de connaissances nouvelles, comme l'historicisme classique le pensait, mais parce que la distance entre le passé et le présent exige une innovation continue pour produire les objets de la connaissance historique, qui n'ont pas d'existence en dehors de leur identification par l'historien. L'histoire se joue donc « sur ces bords qui articulent une société avec son passé et l'acte de s'en distinguer¹⁵ ».

Comme l'indique de Certeau dans le passage précédent, le fait que les historiens doivent construire les objets de leur recherche ne signifie pas qu'ils puissent s'affranchir du passé ou que les résultats de leurs recherches ne soient que des postulats factices. Les historiens n'échappent ni à la survie des anciennes structures, ni au poids d'un passé infiniment présent — une « inertie » que les traditionalistes appelaient autrefois « continuité ». Mais cela signifie que dans l'historiographie contemporaine, l'enseigne de l'histoire est désormais moins le réel que l'intelligible, une intelligibilité à laquelle on parvient par la production d'un discours historiographique conforme à des principes narrativistes, et donc flirtant toujours avec le « fictionnel » qui découle nécessairement de l'opération de narrativité. Dans ce processus, le « référent » historique (ce qu'on appelait autrefois le « réel », le « vrai », le « fait ») n'est pas tant aboli que déplacé. Il n'est plus une « donnée » du passé qui s'offre au regard de l'historien mais l'objet d'une recréation constante dans le mouvement pendulaire entre passé et présent, en changement continu en mesure que ce rapport est modifié *dans* le présent.

En outre, en tant qu'opération du présent sur le passé, l'écriture de l'histoire est toujours affectée par des déterminismes de divers ordres, puisqu'elle dépend « du lieu où elle s'effectue dans une société, et [est] spécifiée par un problème, des méthodes et une fonction propres¹⁶ ». Selon de Certeau, envisager l'histoire comme une opération revient

14. *Ibid.*, p. 48.

15. *Ibid.*, p. 49.

16. *Ibid.*, p. 49.

d'ailleurs à la comprendre comme « le rapport entre une *place* (un recrutement, un milieu, un métier, etc.), des *procédures* d'analyse (une discipline) et la construction d'un *texte* (une littérature¹⁷) ». Ce rapport triangulaire entre place, procédures et texte (ou production) signifie que les origines des déterminations qui affectent la fabrication de l'histoire sont hétérogènes et incluent un certain nombre de contraintes qui délimitent l'activité des historiens en tant qu'individus, en dehors desquelles ils ne peuvent pas opérer. Qu'on y voie le produit d'une formation discursive (dans un sens foucauldien) des historiens, de leur ancrage social dans un lieu et dans une époque, ou des protocoles de la pratique professionnelle en un temps donné, cela suggère dans tous les cas qu'une véritable révision du type de celle qu'a représenté le tournant linguistique pour l'historiographie ces dernières décennies est en principe extraordinairement difficile à accomplir, puisque les impulsions qui sont à son origine doivent naître de et s'accorder avec des besoins et des désirs variés d'ordre à la fois social, professionnel et personnel. Il faut peut-être qu'un changement se produise dans ces trois domaines à la fois pour que se produise une transformation des conditions systémiques dans lesquelles l'opération historique s'accomplit — un « changement de paradigme », dans le sens de Kuhn.

L'HISTORIOGRAPHIE DU « TOURNANT LINGUISTIQUE »

Tout ceci laisse penser que l'écriture de l'histoire ne peut pas être entièrement dissociée de la psychologie des historiens en tant qu'individus, quelle que soit la mesure dans laquelle cette psychologie est déterminée par les courants intellectuels (c'est-à-dire idéologiques¹⁸) du monde dans lequel ils vivent ou orientée par des modes d'expression professionnels. Si l'on considère l'histoire comme le produit des images mentales contemporaines du passé absent, porteuses d'une forte empreinte idéologique et/ou politique — et il est peu probable qu'un historien d'aujourd'hui s'oppose à une telle caractérisation, qu'on la formule en termes de discours, de situation sociale ou de toute autre forme de conditionnement de l'historien — il semble aberrant de nier l'effet des forces psychologiques individuelles sur le codage et le décodage de ces normes

17. *Ibid.*, p. 64.

18. « Idéologique » doit ici être compris en termes althusseriens comme « une “représentation” du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence », une définition qui rend compte de la relation asymétrique entre les cadres conceptuels ou les images et les objets vers lesquels ils sont dirigés, contrairement aux notions plus mécaniques de « reflet », de « correspondance » ou aux diverses formes de la transparence. C'est en ce sens que, pour Althusser, « [l]'idéologie est [...] le système des idées, des représentations qui domine l'esprit d'un homme ou d'un groupe social. » Voir Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche) », in *Positions (1964-1975)*, Paris, Les Éditions sociales, 1976, p. 67-125.

et de ces discours générés socialement, bien que la mesure dans laquelle la motivation individuelle (ou ce qu'on a longtemps désigné sous les catégories de conscience et d'intentionnalité) opère « librement » demeure sujette à discussion¹⁹.

En affirmant ainsi l'existence de racines psychiques de la pratique de l'historien, j'ai parfaitement conscience que l'un des principes fondateurs du poststructuralisme claironne précisément la « mort de l'auteur » et substitue à l'ancien concept humaniste de « sujet » individuel, ou tout simplement d'individu, la notion de « positions du sujet », malléables et en changement continu, constituées dans et par le discours — dans un renversement, caractéristique du poststructuralisme, de la profondeur (ici, la profondeur psychologique) par les relations spatiales (ou « positions²⁰ »). Mais cet effacement de l'individu en tant que sujet conscient — en tant que psyché, en tant qu'agent et en tant qu'interprète historique — m'a toujours semblé l'aspect le plus problématique de la critique poststructuraliste du « sujet humaniste ». En se concentrant sur la constitution discursive du sujet, le poststructuralisme avait tendance à perdre de vue toute idée de puissance d'agir sociale, le fait que les hommes et les femmes luttent contre les contingences et les complexités de leurs vies, en fonction du sort que leur réserve l'histoire et de leurs manières de transformer les mondes dont ils héritent et qu'ils transmettent aux générations suivantes²¹.

19. Sur une tentative récente de réhabilitation de la notion d'intentionnalité individuelle, voir Mark Bevir, « How to Be an Intentionalist », *History and Theory*, 41, 2002, p. 209-217, ainsi que la discussion plus développée dans son ouvrage *The Logic of the History of Ideas*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

20. Pour un aperçu plus général de cette évolution, voir Elizabet Deeds Ermath, « Agency in the Discursive Condition », *History and Theory*, 40, 2001, p. 34-58, et l'essai désormais classique de Joan Scott, « The Evidence of Experience », réédité in *The Historic Turn in the Human Sciences*, Terrence J. McDonald (éd.), Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996, p. 379-406. Voir aussi David Gary Shaw, « Happy in Our Chains ? Agency and Language in the Postmodern Age », *History and Theory*, 40, 2001, p. 1-9, qui sert d'introduction à ce recueil d'essais extrêmement utile sur la notion de puissance d'agir (*agency*) en histoire. On peut noter en passant que pour Fredric Jameson, l'opposition que l'on pose habituellement entre puissance d'agir et « système » (linguistique) est une fausse opposition, « et il ne serait pas moins satisfaisant de dire que ces deux positions sont correctes ; le sujet crucial, c'est le dilemme théorique qui se retrouve à l'identique dans les deux, celui d'un choix apparemment explicatif au sein de l'alternative entre la puissance d'agir et le système. Cependant, en réalité, ce choix n'existe pas, et les deux explications, ou modèles, — absolument incompatibles entre elles — sont également incomparables et doivent être rigoureusement séparées en même temps que, parallèlement, elles sont utilisées. Voir *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, Paris, Beaux-arts de Paris, 2007 [Florence Nevoltry, trad. de *Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*, 1991], p. 453. Pour cette raison peut-être, la plupart des révisions actuelles de la théorisation du sujet et de sa capacité d'action s'efforcent de conserver la force systématique des régimes discursifs tout en en modifiant les effets totalisants sur le comportement et la conscience des individus. Voir mon développement sur ce point plus loin.

21. Pour un développement plus approfondi sur ce point, voir Gabrielle M. Spiegel, « History, Historicism, and the Social Logic of the Text », *Speculum*, 65, 1990, p. 58-96, réédité in idem, *The Past as Text : The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1997, p. 21.

Dès lors, il n'est guère surprenant que les débats actuels sur l'historiographie du poststructuralisme et du tournant linguistique aient pour objet l'idée d'une nature linguistiquement construite de la subjectivité, un aspect de cette lecture « révisée » de la catégorie fondamentale de discours qui insiste moins sur la nature structurelle de ses constructions linguistiques que sur la pragmatique de leur usage. Pratique et signification ont ainsi été détachées, au moins partiellement, des mécanismes impersonnels des régimes discursifs, et rapprochées des intentions actives d'agents humains ancrés dans des mondes sociaux. Selon ce point de vue, les acteurs historiques — à la fois passés et présents — ne sont plus gouvernés par des codes sémiotiques impersonnels mais ils prennent part à un inflexionnement des constituants sémiotiques (les signes) qui façonnent leur lecture de la réalité de façon à forger une expérience de ce monde dans les termes d'une sociologie situationnelle de la signification, ou de ce qu'on pourrait appeler une sémantique sociale²². Ce changement de point de vue par lequel on est passé de la sémiotique à la sémantique, du donné des structures sémiotiques à l'interprétation individuelle et sociale de signes, en bref, de la culture en tant que discours à la culture en tant que pratique, suppose un retour de l'acteur historique en tant qu'agent intentionnel (sinon pleinement conscient) et remet donc au premier plan la question de la motivation et du comportement individuels²³.

Ce qui me ramène enfin à l'examen des causes possibles de l'émergence de l'historiographie du « tournant linguistique » dans le cadre de ce qu'on désigne plus généralement sous le terme de « postmodernisme » et de son acceptation croissante par la profession au cours des quatre dernières décennies, à des degrés divers toutefois selon les domaines de la recherche historique²⁴.

Il n'y a pas lieu d'énumérer ici les caractéristiques du tournant linguistique pour l'écriture de l'histoire, ou plus généralement du postmodernisme,

22. Le terme de « sémantique » en ce sens ne relèverait pas uniquement de la « signification » en tant que telle mais inclurait le rapport entre des propositions et la réalité.

23. Pour une discussion plus approfondie de ce mouvement actuel de « révision » dans l'historiographie du tournant linguistique, voir mon « Introduction » à *Practicing History : New Directions in Historical Writing after the Linguistic Turn*, New York et Londres, Routledge, 2005, p. 1-31.

24. Je parle ici en connaissance de cause, en tant qu'historienne du Moyen Âge, un champ de recherche où les principes fondamentaux du poststructuralisme ont été accueillis de façon extrêmement variable, bien qu'on puisse affirmer que la conception médiévale du langage et son caractère et sa signification opaques soient plus proches d'un point de vue poststructuraliste que de la croyance moderne dans le caractère transparent et rationnel des actes linguistiques, une observation formulée très vite et très souvent par des médiévistes comme Eugene Vance, Nancy Partner, Robert Stein et d'autres. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Hayden White, dont le *Metahistory*, publié en 1973, marqua un moment important de l'introduction des perspectives poststructuralistes, commença sa carrière comme historien du Moyen Âge. Cet accueil a sans doute été tout aussi variable dans l'ensemble de la profession, bien qu'il me semble qu'on puisse affirmer que parmi les générations plus récentes d'historiens, l'acceptation de l'importance de concepts comme celui de « discours » est devenue à peu près automatique.

compris comme le phénomène global à l'intérieur duquel se sont produits les changements dans l'historiographie. Il est difficile d'imaginer qu'il n'existe pas aujourd'hui une idée commune de ce qu'on entend par ces termes, même si des désaccords considérables persistent quant à leur importance et leur utilité pour l'historiographie. En outre, dans la mesure où ce tournant dans la pratique historiographique est considéré ici comme un simple exemple, celui d'un processus de révision en cours dans le travail historique — ce que LaCapra appelle dans son dernier livre « l'histoire en transit²⁵ » — les éléments précis qui constituent le tournant linguistique, le poststructuralisme et le postmodernisme sont peut-être moins importants que le profond changement dans la conception et dans la manière de faire de l'histoire qu'ils ont impliqué.

Il est vrai en revanche qu'il n'y a guère de consensus sur les causes et les motivations à l'origine de ces phénomènes. L'évaluation la plus négative des sources et du prestige actuel du postmodernisme dans le monde universitaire se trouve peut-être dans *Telling the Truth about History*, l'ouvrage collectif de Joyce Appleby, Lynn Hunt et Margaret Jacob, où elles affirment que

les postmodernistes sont des intellectuels profondément désabusés qui dénoncent en bloc le marxisme et l'humanisme progressiste, le communisme et le capitalisme, et tous les espoirs de libération. Ils soutiennent que toutes les idéologies régnantes sont fondamentalement identiques puisqu'elles sont gouvernées par le désir de discipliner et de contrôler la population au nom de la science et de la vérité. Aucune forme de libération ne peut échapper à ces éléments de contrôle.

Le post-modernisme est donc à bien des égards une vision du monde ironique, désespérante même peut-être, et qui, dans ses formes extrêmes, n'offre guère de rôle à l'histoire telle qu'on la connaissait jusqu'alors²⁶.

Ce passage est intéressant pour son insistance sur le tempérament à la fois individuel et idéologiquement conditionné des tenants du postmodernisme, mais il ne nous permet pas d'aller très loin dans la compréhension des racines du désabusement dont se teinte, selon les auteurs, l'approche postmoderniste du monde et de l'histoire. Il ne précise pas non plus la *place* à partir de laquelle cette perception ironique a pu être générée. Si l'on admet avec de Certeau l'importance du lieu de produc-

25. Pour LaCapra, l'histoire est « toujours en transit, même si les périodes, les lieux ou les professions accèdent parfois à une relative stabilisation. C'est la signification même de l'historicité. Et les disciplines qui étudient l'histoire [...] sont aussi à des degrés divers en transit, et les définitions et les frontières dont elles se dotent n'accèdent jamais à la fixité ou à une identité incontestées ». Dominick LaCapra, *History in Transit : Experience, Identity, Critical Theory*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 2004, p. 1. Si l'on accepte cette formulation, la révision est conçue, comme chez de Certeau quoique sur des fondements différents, comme intrinsèque à l'histoire, à une conception de l'historicité, et aux pratiques qui la créent et qui l'étudient.

26. Joyce Appleby, Lynn Hunt, Margaret C. Jacob, *Telling the Truth about History*, New York et Londres, Norton, 1994, p. 206, p. 207.

tion de l'histoire, en incluant là les discours dominants aussi bien que les conditions sociales que les discours construisent et subissent dans le même temps, il nous faut donc chercher ailleurs les raisons de l'émergence du postmodernisme et de l'attrait qu'il a exercé.

Je voudrais commencer par ce que j'ai présenté ailleurs comme les racines psychologiques du poststructuralisme, et notamment de la déconstruction de Derrida (dans laquelle je vois l'énonciation fondamentale des principes les plus importants du poststructuralisme²⁷). Il y a quelque légitimité, me semble-t-il, à poser comme trait distinctif de la déconstruction (et donc du poststructuralisme) un nouveau rapport profondément contre-intuitif entre le langage et la réalité, contre-intuitif dans le sens où la conception déconstructiviste de ce rapport interpose tant de couches de médiation — au point de n'offrir, de fait, que des médiations — qu'on se trouve enfermé dans un monde linguistique qui n'a plus de prise sur la réalité. Par ailleurs, la déconstruction met en avant une instabilité intrinsèque du langage par laquelle la détermination de la signification finit par se situer hors de notre portée, puisque tous les textes, dans le sens large que la déconstruction donne à ce terme, s'abîment sur le fond de leur propre indétermination, leur aporie, « l'impasse au-delà de toute transaction possible, comme la définit Derrida, qui est liée à la multiplicité de significations attachée à l'unicité de l'inscription textuelle²⁸ ». La déstabilisation psychique produite par une telle problématisation du rapport entre *res* et *verba*, qui s'accompagne d'un décentrement du langage et donc, nécessairement, de ses auteurs et de ceux qui l'autorisent, laisse penser que la déconstruction représente non seulement une rupture dans les traditions de la philosophie et de l'histoire occidentales, mais aussi une réponse psychique à ces traditions qui se fonde elle-même dans la rupture²⁹.

27. Voir « Orations of the Dead/Silences of the Living : The Sociology of the Linguistic Turn », in Gabrielle M. Spiegel, *The Past as Text : The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997, p. 29-43.

28. Jacques Derrida, « Shabboleth » in *Midrash and Literature*, Geoffrey Hartman et Sanford Budick (éds.), New Haven, Yale University Press, 1986, p. 323. [Ce texte est la traduction d'une conférence sur Paul Celan prononcée en français à l'University of Washington à Seattle en octobre 1984. Derrida publia deux ans plus tard *Schabboleth, pour Paul Celan* (Paris, Galilée, 1986) mais le texte de cette conférence semble être resté inédit en français. NdT.]

29. Comme Derrida lui-même l'a constaté, la déconstruction met en avant l'idée d'une « structure décentrée », c'est-à-dire une structure dont le décentrement est le résultat de « [l']événement de rupture, la disruption [qui] se serait peut-être produite au moment où la structuralité de la structure a dû commencer à être pensée ». Voir « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines », in *L'Écriture et la Différence*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, p. 411. Mais Derrida ne spécifie pas « l'événement » qu'il désigne comme une rupture. Il ne fait que le présenter — de manière quelque peu tautologique — comme un effet de l'émergence d'une conscience de la structuralité, ou de la nature construite, de la structure. On est tenté de voir là un exemple frappant de déplacement intellectuel d'un phénomène psychologique.

Je suis persuadée que Derrida a transmué en philosophie une psyché profondément marquée par le génocide des Juifs d'Europe — bien qu'il ne fasse partie de son domaine d'expériences — où le génocide représente cette origine absente dont la théorisation doit tant à Derrida lui-même. J'entends rappeler par là que, vivant en un temps écrasé par la conscience inévitable du génocide, Derrida est apparu dans l'histoire de la philosophie en tant que théoricien du « jeu » linguistique, et soutenir que l'énonciation du « jeu » est centrale dans ce processus de transmutation qui rend l'écriture « après Auschwitz » (pour reprendre l'expression d'Adorno³⁰) possible. De fait, sous une forme remarquablement déplacée, c'est précisément le point de départ de sa critique de ce qu'il appelle la « thématique structuraliste de l'immédiateté rompue » :

cette thématique structuraliste de l'immédiateté rompue est donc la face triste, négative, nostalgique, coupable, rousseauiste, de la pensée du jeu dont l'affirmation nietzschéenne, l'affirmation joyeuse du jeu du monde et de l'innocence du devenir, l'affirmation d'un monde de signes sans faute, sans vérité, sans origine, offert à une interprétation active, serait l'autre face. Cette affirmation détermine alors le non-centre autrement que comme perte du centre³¹.

Pour Derrida, la reconnaissance de la « structuralité de la structure » est « le moment où le langage envahit le champ problématique universel, [...] le moment où, en l'absence de centre ou d'origine, tout devient discours³² ».

Par sa naissance et par identification volontaire, Derrida appartenait à cette « deuxième génération » du monde d'après le génocide dont la psyché a été marquée de manière indélébile par un événement à laquelle elle n'a pas pris part, mais qui constitue néanmoins un récit fondateur pour la vie de ses membres³³. Leur monde était d'abord et avant tout un monde de silence, un « silence » qui, comme le dit la psychologue française Nadine Fresco dans sa brillante évocation de la psychologie de la deuxième génération, « a englouti le passé, tout le passé³⁴ ». Les parents de ces enfants

30. La première formulation de la fameuse phrase d'Adorno était la suivante : « écrire un poème après Auschwitz est barbare ». Theodor W. Adorno, « Critique de la culture et société » (1949), in *Prismes*, Paris, Payot, 1986 [Geneviève et Rainer Rochlitz, trad. de *Prismen*, 1955], p. 26.

31. Derrida, « La structure, le signe et le jeu », p. 427.

32. *Ibid.*, p. 411.

33. Né en 1930, Derrida était un peu trop âgé, pratiquement, pour être classé parmi les membres de la deuxième génération. En 1942, il fut expulsé de son école suite à l'abaissement à sept pour cent du *numerus clausus* pour l'admission d'enfants juifs. Jusqu'à la fin de la guerre, il a donc étudié dans une école tenue par des Juifs à Alger, et en ce sens, il a bien fait l'expérience de la guerre et de l'antisémitisme du régime de Pétain. Toutefois, par rapport au génocide et aux expériences des Juifs d'Europe, il me semble que l'enfance de Derrida à Alger se trouve dans une position de marginalité et de retardement comparable à celle qui marque la psyché de la deuxième génération.

34. Nadine Fresco, « Remembering the Unknown », *International Review of Psychoanalysis*, 11, 1984, p. 419.

n'ont transmis que les blessures à leurs enfants, à qui la mémoire avait été refusée et qui ont grandi dans le monde compact de l'indicible, dans les litanies du silence. [...] Ce que les Nazis avaient anéanti au-delà et au-dessus des individus, c'était la substance même d'un monde, d'une culture, d'une histoire, d'un mode de vie. [...] La vie était désormais la *trace*, moulée par la mort. [...] Le passé s'était entièrement consumé au centre de leurs vies³⁵.

Ils se sentent comme des « Juifs déportés de la signification, leurs permis de séjours retirés, expulsés d'un paradis perdu, abolis dans une mort à son tour évanouie, dissipée [...], déportés d'un soi qui aurait dû être celui d'un autre. La mort n'est qu'une question de *substitution*³⁶ ». Des parents, cette génération n'a reçu qu'« un héritage en forme d'absences », pour reprendre les termes d'Erika Apfelbaum³⁷. Ellen Fine a montré qu'à cette idée d'absence font écho chez les écrivains français de la deuxième génération les évocations répétées du vide, du manque, du blanc, du fossé et de l'abîme. « La mémoire absente », dans les romans de Henri Raczymow, est « la mémoire trouée³⁸ ».

Le plus frappant dans l'œuvre de ces écrivains est le sens de l'ina-déquation absolue du langage. « Le monde d'Auschwitz, selon la célèbre remarque de George Steiner, réside hors discours car il réside hors raison³⁹. » Le langage « après Auschwitz » est dans un état de diminution et de déclin grave et nul n'a exposé avec plus de force que Steiner la corruption — et de fait, la ruine — du langage comme résultat de la « bestialité politique de notre temps⁴⁰ ». Et pourtant, pour ceux qui viennent après, il n'y a que le langage. Comme le dit le personnage du roman d'Elie Wiesel, *Le Cinquième Fils* : « Né après la guerre, j'endure ses effets. Je souffre d'un Événement dont je n'ai même pas fait l'expérience. [...] D'un passé qui a fait trembler l'Histoire, je n'ai retenu que des mots⁴¹. » Pour ceux qui y ont survécu comme pour ceux qui sont venus après, le génocide semble excéder la puissance de représentation du langage, et donc jeter un doute sur la capacité des mots à porter la réalité⁴².

35. *Ibid.*, p. 420-421.

36. *Ibid.*, p. 420-423.

37. Citée par Ellen S. Fine, « The Absent Memory : The Act of Writing in Post-Holocaust French Literature », in *Writing and the Holocaust*, Berel Lang (éd.), Ithaca, Cornell University Press, 1988, p. 44.

38. *Ibid.*, 45.

39. George Steiner, *Langage et Silence*, Paris, 10-18, 1999 [Lucienne Lotringer, Guy Durand, Lise et Denis Roche, Jean-Pierre Faye et Jean Fauchette, trad. de *Language and Silence : Essays on Language, Literature, and the Inhuman*, 1967], p. 147.

40. *Ibid.*, p. 19.

41. Cité in *Fine*, « The Absent Memory », p. 41.

42. La nature « irréprésentable » du génocide fait l'objet d'une quantité considérable de travaux, à commencer par les essais réunis par Saul Friedländer, *Probing the Limits of Representation : Nazism and the « Final Solution »*, Cambridge, Harvard University Press, 1992. Voir aussi son *Memory, History, and the Extermination of the Jews of Europe*, Bloomington, Indiana University Press, 1993 ; ainsi que *Writing and the Holocaust*, Berel Lang (éd.), New York, Holmes and Meyer, 1988, et Dominick LaCapra, *Representing the Holocaust : History, Theory, Trauma*, Ithaca, Cornell University Press, 1994.

Et, pour la deuxième génération, la question n'est même pas de savoir comment parler mais, plus profondément, de savoir si on a le droit de parler — une délégitimation du moi parlant qui, une fois renversée, met en question l'autorité, le privilège de tout discours. Ce qui, bien sûr, est précisément ce que font Derrida et la déconstruction en s'attaquant au logocentrisme.

Par ailleurs, le « modèle Auschwitz », conclut Jean-François Lyotard, désigne une expérience de langage qui porte un coup d'arrêt au discours spéculatif, qui ne peut plus être visé « “après Auschwitz”⁴³ ». Ainsi, étroitement liée à la paralysie du langage, il y a la mort de la métaphysique — elle-même peut-être le signe déplacé de la mort de Dieu dans « l'univers concentrationnaire ». Selon Steiner, ce que le génocide a accompli, c'est « la “sortie de Dieu” du langage⁴⁴ ». Dans le poème de Paul Celan, *Psaume*, Dieu est apostrophé sous le nom de « Personne ». « Personne ne bénira notre poussière » [dans la traduction de Martine Broda, 1979].

Il n'est pas difficile de voir les parallèles entre cette psyché de la « deuxième génération » et les grands principes du poststructuralisme (et/ou du postmodernisme) : le sentiment de la vie comme une trace, hantée par une présence absente ; le sens de l'indétermination ; la croyance en l'indécidabilité du langage (son aporie, dans le sens de Derrida) ; les différentes formes de transgression du savoir et de l'autorité ; et, le plus important peut-être, la conviction que le langage est par nature intransitif, auto-référentiel, et qu'il semble avoir perdu son pouvoir de représenter quoi que ce soit, et donc, en dernière analyse, sa capacité de signifier. Dans son attachement profond à une conception fracturée, fragmentée et infiniment différée, et donc déplacée, du langage et des (im) possibilités de la signification, le poststructuralisme partage avec la « deuxième génération » l'angoisse du retardement, les cicatrices de la mémoire absente et l'héritage du silence.

DESTIN AMÉRICAIN DU « POSTMODERNISME »

Si dans leurs impulsions psychiques, la déconstruction, le poststructuralisme et certains types de postmodernisme mettent en œuvre, comme je l'ai affirmé, une philosophie de la rupture et du déplacement, des questions particulièrement vives pour la « deuxième génération » de l'après-guerre, on doit se demander pourquoi celle-ci résonna si puissamment dans la génération arrivée à maturité dans les années 1960 et 1970, non seulement en Europe mais aussi aux États-Unis. Comme Derrida l'a reconnu lui-même,

43. Jean-François Lyotard, « Discussions, ou : phraser “après Auschwitz” », in *Les Fins de l'homme : à partir du travail de Jacques Derrida*, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy (éds), Paris, Galilée, 1981, p. 286.

44. George Steiner, « La Longue vie de la métaphore — Une approche de la Shoah », *L'Écrit du temps*, 14-15, été-automne 1987 [Marie Moscovici, trad. de « The Long Life of Metaphor » in *Encounter*, 67, février 1987], p. 18.

Dès le commencement (1966⁴⁵), il y a eu une certaine américanisation d'une certaine déconstruction. Par américanisation, j'entends une appropriation, une domestication, une institutionnalisation, universitaire surtout, qui se sont également produites ailleurs sous d'autres formes, mais ici [aux États-Unis] sous une forme extrêmement visible⁴⁶.

François Cusset a d'ailleurs suggéré récemment que la véritable destinée et, selon lui, la création même de la « théorie française » de cette époque, la *French Theory*, se sont en réalité accomplies aux États-Unis⁴⁷. Mais, comme je vais essayer de le montrer, il n'est pas évident d'expliquer pourquoi une telle « américanisation » de la déconstruction a pu se produire et les conditions qui ont pu favoriser la traduction de la « théorie française » de ce côté-ci de l'Atlantique.

Il ne suffit sans doute pas d'affirmer, comme je l'ai fait ailleurs⁴⁸, que la figure emblématique du monde postmoderne est celle du déplacé ou que la réceptivité au poststructuralisme et au postmodernisme est pour une part le reflet d'un recrutement plus important de Juifs (dont nombre d'enfants de réfugiés) dans les universités américaines. Car l'intérêt que suscite le postmodernisme aux États-Unis, sa capacité à résonner à travers de vastes secteurs du monde universitaire américain bien plus qu'ailleurs, et notamment bien plus qu'en France, d'où tant de ses éléments fondamentaux furent pourtant importés, suggère une raison plus profonde, structurelle même. Si le poststructuralisme et le postmodernisme n'étaient que l'expression de réactions psychologiques au génocide des Juifs ou à la Seconde guerre mondiale en général, il est peu probable qu'ils en soient venus à exercer une telle emprise sur la vie intellectuelle américaine, puisqu'on peut dire que l'Amérique a été affectée moins directement par les horreurs de la guerre⁴⁹ et, plus généralement, qu'elle était moins tributaire de la « haute culture » des Lumières européennes qui a subi les attaques du postmodernisme. Si le poststructuralisme et le

45. La date de 1966 renvoie au colloque « The Structuralist Controversy », qui s'est tenu à la Johns Hopkins University, et dont les actes furent publiés plus tard dans *The Languages of Criticism and the Sciences of Man : The Structuralist Controversy*, Richard Macksey et Eugenio Donato (éds.), Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1970. Cette date marque certainement l'introduction du poststructuralisme en Amérique. Il est intéressant que pour Derrida lui-même, cette date ait représenté la naissance de la déconstruction en tant que configuration philosophique identifiable qui, tout en devant beaucoup au mouvement structuraliste pour son usage de la linguistique saussurienne, définissait sa propre place à partir d'une critique du structuralisme et de révisions de Saussure.

46. Jacques Derrida, « Deconstructions : The Im-possible » in *French Theory in America*, Sylvère Lotringer et Sande Cohen (éds.), New York et Londres, Routledge, 2001, p. 18. [Il s'agit là aussi de la traduction, par Michael Taormina, d'une conférence en français à la New York University. Le texte ne semble pas avoir été publié en français. NdT.]

47. François Cusset, « *French Theory* » : *Foucault, Derrida, Deleuze & cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.

48. Voir « Orations of the Dead/Silences of the Living », p. 42.

49. C'est ce que Peter Novick a démontré avec force à propos des Juifs américains et du génocide. Voir son *The Holocaust in American Life*, Boston, Houghton Mifflin, 1999, même s'il ne tient pas vraiment compte dans le livre de la communauté des réfugiés en Amérique et de leur descendance.

postmodernisme représentent, comme je le crois, un déplacement de la réponse psychologique aux conséquences du génocide, de la guerre et des désillusions quant aux principes et aux objectifs des Lumières qui les ont accompagnés — dans une conscience psychique de la perte, de l'absence et donc en ce sens, une *non-place* (pour revenir à de Certeau) — quelle *place*, quel lieu social peut expliquer une réception si étonnamment favorable en Amérique du Nord ? Mon postulat ici est que, même profondément ancrées dans la psychologie de ceux qui engagent ces changements, de telles révisions dans l'historiographie n'auraient aucune conséquence si elles ne coïncidaient pas avec une situation ou une structure sociale dont elles énoncent d'une façon ou d'une autre la nature, bien que sous des formes éminemment déplacées et indirectes. Il nous faut donc examiner les évolutions sociales qui peuvent expliquer comment une si large révision des bases conceptuelles et méthodologiques de l'historiographie contemporaine a pu ainsi prendre racine.

Toute « explication sociale » d'un phénomène aussi complexe et protéiforme que le postmodernisme semblera désespérément réductrice à la plupart des historiens, dans la mesure où, en érigeant les forces sociales, économiques ou démographiques à l'œuvre en « causes » des transformations de la vie intellectuelle, on contourne nécessairement les divers niveaux de médiation entre le social et le culturel que l'historiographie du tournant linguistique nous a appris à explorer. En outre, les événements ne sont pas nécessairement plus logiques, moins lestés de contradictions et d'intentions cachées que la parole et l'écrit. On ne peut donc pas postuler une correspondance simple et directe entre la « cause » sociale et l'« effet » intellectuel⁵⁰. Mais si, comme beaucoup d'historiens, on est convaincu que le langage — ou la textualité dans le sens très large postulé par le postmodernisme — n'acquiert signification que sur le fond de son contexte social, ce que j'ai appelé la « logique sociale du texte », que des exemples spécifiques d'usage du langage ou de textualité incorporent des structures aussi bien sociales que linguistiques, et que la nature esthétique et intellectuelle de toute énonciation est intimement liée à la nature sociale de l'environnement dans lequel elle apparaît, alors une recherche des racines sociales du changement intellectuel semble non seulement possible mais impérative.

L'un des exposés les plus complets et convaincants sur les origines sociales et économiques du postmodernisme se trouve dans *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*⁵¹. Comme le titre le suggère, Jameson défend l'idée que le postmodernisme en tant que désignation socioculturelle, avec les expressions littéraires, esthétiques, culturelles et historiographiques qui l'accompagnent, représente la « logique du capita-

50. Merci à David Bell pour ses remarques à ce sujet.

51. Jameson, *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif* (voir note 19).

lisme tardif ». Par « capitalisme tardif », Jameson indique le mode d'expansion du capitalisme, depuis l'après-guerre, à l'échelle transnationale, puis mondiale, qui a remplacé l'ancien stade « monopolistique » du capitalisme associé à l'ère de l'impérialisme européen, supplanté à mesure que les monopoles impériaux (coloniaux) étaient abandonnés après la guerre, sans constituer pour autant une discontinuité dans l'expansion du capitalisme lui-même. Pour cela, Jameson préfère l'appellation de « capitalisme tardif » « pour marquer sa continuité avec ce qui l'a précédé plus que la coupure, la rupture et la mutation que des concepts comme la "société postindustrielle" cherchent à souligner⁵² ». L'avènement du « capitalisme tardif » eut pour conséquences, affirme-t-il, « de réorganiser les relations internationales, décoloniser les colonies, et préparer le terrain de l'émergence d'un nouveau système économique mondial⁵³ », ce qu'on en est venu à reconnaître relativement récemment comme l'économie mondialisée. Selon Jameson, la tâche idéologique fondamentale du concept de postmodernisme « doit rester celle de coordonner de nouvelles formes de pratiques, d'habitudes sociales et mentales [...] avec les nouvelles formes de production et d'organisation économiques provoquées par la modification du capitalisme ces dernières années — la nouvelle division mondiale du travail⁵⁴ ». Il faut donc voir la tâche du « postmoderne » comme

la production de personnes postmodernes capables de fonctionner dans un monde socio-économique très particulier, un monde dont les structures, les caractères objectifs et les exigences — si nous en avons une analyse correcte — constitueraient la situation ayant le « postmodernisme » pour réponse et aboutiraient à quelque chose d'un peu plus décisif qu'une simple théorie du postmodernisme⁵⁵.

Il va presque sans dire que dans la conception de l'histoire de Jameson, marquée par le marxisme, une des pré-conditions de l'émergence culturelle du « postmodernisme » fut la perte de confiance dans le marxisme classique, qui s'est accompagnée, dans le domaine de la pratique historique, d'un passage de l'histoire sociale à l'histoire culturelle, en particulier chez les historiens de gauche. C'est ici que les expériences de la génération venue à la politique et parvenue à la maturité professionnelle pendant les années 1960 sont déterminantes en tant que préparation, voire que pré-condition, de l'émergence par la suite de la théorie postmoderne en Europe et en Amérique.

Deux livres récents de chercheurs en histoire sociale bien connus confirment ce point fondamental : il s'agit de *A Crooked Line : From Cultural History to the History of Society*, l'ouvrage semi-autobiographique

52. *Ibid.*, p. 28. Pour sa conceptualisation du « capitalisme tardif », Jameson s'appuie sur l'ouvrage d'Ernest Mandel, *Le Troisième Âge du capitalisme [Der Spätkapitalismus]*, 1972).

53. Jameson, *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, p. 29.

54. *Ibid.*, p. 22.

55. *Ibid.*, p. 22-23.

de Geoff Eley et *The Logics of History : Social Theory and Social Transformation* de William H. Sewell Jr., en particulier le chapitre sur « l'inconscient politique de l'histoire sociale » (« The Political Unconscious of Social History⁵⁶ »). Tous deux sont plutôt de gauche, voire ouvertement marxistes comme Jameson, mais il est intéressant de constater qu'on pourrait trouver une lecture assez similaire du rapport entre postmodernisme et capitalisme dans l'allocution présidentielle de Joyce Appleby citée plus haut (sans la critique du capitalisme implicite chez les trois autres auteurs).

Comme Jameson, Sewell met en rapport l'essor de l'histoire culturelle avec les changements fondamentaux dans l'ordre économique, et en particulier les transformations du capitalisme à l'échelle mondiale. Cependant, contrairement à Jameson, Sewell considère que les expériences de la génération des années 1960 qui furent responsables du « tournant culturel », puis du « tournant linguistique », dans l'écriture de l'histoire doivent être situées « dans l'effondrement de l'ordre fordiste, pas dans le nouvel ordre émergent de l'accumulation globalisée et flexible. » Comme il l'explique :

En tant que rebelles des années 1960, nous [les historiens de gauche qui ont commencé leur carrière pendant les années 1960 et 1970] avions l'impression de nous élever contre le système figé et oppressant des déterminations sociales qui dominait cette Amérique des grandes entreprises. [...] La plupart d'entre nous aurait sans doute été d'accord avec Jürgen Habermas pour dire que dans la société contemporaine, la possibilité de la liberté humaine était progressivement menacée par « l'escalade sans fin du contrôle de la nature par la technique et une administration toujours plus perfectionnée des êtres humains et des rapports entre les êtres humains à travers l'organisation sociale. » [...] Quand, quelques années plus tard, nous nous sommes révoltés contre les stratégies de recherche positivistes de l'histoire sociale en nous engageant dans l'étude de la construction culturelle du monde social, je pense qu'il nous semblait obscurément que nous étions alors en train de libérer la recherche historique [...] d'un déterminisme social et économique silencieux qui était incapable de reconnaître la créativité humaine. [...] Avec l'histoire culturelle, nous fracassions la porte des déterminations sociales fordistes au moment où ces déterminismes [...] étaient en train de s'écrouler⁵⁷.

En outre, affirme Sewell, le passage du capitalisme fordiste ou étatique (le capitalisme monopolistique, en termes jamesoniens) au capitalisme mondialisé (ou « capitalisme tardif ») du néolibéralisme fut « caractérisé dans l'ensemble des sciences humaines par un flottement épistémologi-

56. Geoff Eley, *A Crooked Line : From Cultural History to the History of Society*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2005 ; William H. Sewell Jr., *The Logics of History : Social Theory and Social Transformation*, Chicago, University of Chicago Press, 2005, p. 22-80. L'expression *political unconscious* chez Sewell renvoie à un précédent livre de Jameson, *The Political Unconscious : Narrative as a Socially Symbolic Act*, Ithaca, Cornell University Press, 1981.

57. Sewell, *The Logics of History : Social Theory and Social Transformation*, p. 60-61.

que généralisé — un flottement qui n'est pas sans affinités électives avec la "flexibilité" accrue qui est l'un des traits distinctifs du nouvel ordre économique mondial. » En histoire, ce flottement « a pris la forme du tournant culturel, des flirts avec le poststructuralisme et de la fascination pour la micro-histoire et la subjectivité⁵⁸ ».

Eley signale également le passage décisif de la centralité de l'histoire sociale à celle de l'histoire culturelle qui s'est produit, selon lui, vers 1980, un phénomène qu'il attribue à l'abandon par les tenants de l'histoire sociale marxiste de la conviction que « les rapports de classe [étaient] l'élément constitutif fondamental dans l'histoire des États capitalistes industrialisés, le vœu axiomatique de l'histoire sociale marxiste⁵⁹ ». Selon sa démonstration, cette perte de confiance dans la classe comme foyer de la causalité historique était avant tout la conséquence de l'affaiblissement de son pouvoir explicatif en histoire sociale, et il serait sans doute d'accord pour affirmer — même s'il ne le dit pas explicitement — que cet affaiblissement était lui-même le résultat des changements dans l'ordre économique britannique et européen. Même si sa portée est plus limitée, du fait de la dimension autobiographique, l'argumentation d'Eley reste compatible avec celles de Jameson et Sewell dans sa manière d'établir un lien entre les révisions dans la pratique historiographique et les changements économiques et sociaux et leurs conséquences idéologiques et politiques.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur la pertinence de ces descriptions des changements économiques globaux de la fin de la deuxième guerre mondiale à nos jours, elles me semblent constituer dans l'ensemble, surtout quand on les lit intégralement et malgré des orientations relativement différentes, des exposés plausibles. Toutefois, selon moi, en tant qu'explications de la révision historique généralisée produite par le tournant linguistique, elles ne sont certes pas fausses mais incomplètes. Si une discussion plus approfondie des différentes argumentations nous permettrait d'établir des parallèles entre la « flexibilité » qui caractérise le nouvel ordre économique et l'idée de « positions du sujet » déstabilisées, entre l'expansion du consumérisme et la domination de la culture, conjointement à « une culture absolument nouvelle de l'image ou du simulacre⁶⁰ » et à un affaiblissement du sens de l'historicité et du rapport au monde des objets, reste le problème de la spécificité intellectuelle et philosophique des théories poststructuralistes et postmodernes, avec leur insistance sur l'absence, la fragmentation et la perte de la certitude métaphysique et épistémologique qui a accompagné la conscience croissante de la nature linguistiquement déterminée de la perception, de la cognition et de l'imagination. Je ne vois pas comment les

58. La citation est extraite d'une recension de *A Crooked Line* de Geoff Eley par William H. Sewell, Jr, « Crooked Lines », AHR Forum, *The American Historical Review*, 113, avril 2008, p. 402.

59. Eley, *A Crooked Line*, p. 110-111.

60. Jameson, *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, *passim*.

changements du capitalisme ont pu mener à ces évolutions — et en particulier à la dématérialisation de l'histoire qui est au cœur de la pensée poststructuraliste — même si, si tant est que l'on *puisse* défendre une telle position, Jameson est sans doute celui qui s'en est approché le plus⁶¹.

Pour moi, l'explication la plus convaincante du développement du poststructuralisme par la génération venue à maturité pendant les années 1960 et 1970 demeure celle qui le conçoit comme une réponse psychologique déplacée au génocide et à ses conséquences, au sens où s'est produit alors une prise de conscience croissante, et quelque peu tardive, qu'il était devenu impossible de croire dans le caractère éclairé et progressiste de la civilisation européenne, une évolution qu'est venue renforcer par la suite l'émergence de la théorie postcoloniale, qui a mis à nu les aspects brutaux et déshumanisants des entreprises impériales européennes. Après tout, la « French Theory » est bel et bien née en France chez des penseurs français qui travaillaient sur les œuvres de philosophes allemands, et sur leur révision. S'il peut sembler à certains que la destinée de la « French Theory » est américaine, notamment dans sa version relativement domestiquée (comme le notait Derrida plus haut) généralement désignée sous le nom de postmodernisme, le tournant linguistique dans l'écriture de l'histoire en Amérique du Nord est impensable sans l'influence de Foucault, Derrida, Lyotard et tous les autres, dont la pensée et les écrits incarnent ce tournant révisionniste. Ils furent les premiers à articuler ce sens de la rupture, de la perte et de l'absence, qu'il ait pris la forme de la déconstruction chez Derrida, de la conception du postmodernisme comme fin des « métarécits » chez Lyotard, ou du refus généalogique des origines et des essences chez Foucault. Leur capacité initiale à donner une forme philosophique à une réponse à la guerre qui n'était en rien exclusivement européenne fut essentielle au développement des formulations et des outils conceptuels généralisés par la suite dans ce qu'on pense sous les noms de poststructuralisme et de postmodernisme. Que des changements importants dans l'économie et la société américaine (sans parler des désillusions à l'égard de l'« impérialisme » américain pendant la guerre du Vietnam) aient été le terreau d'une sensibilité et d'une réceptivité remarquables à ces développements intellectuels européens — sous des formes éminemment déplacées et indirectes bien sûr — peut en effet expliquer leur implantation aux États-

61. La réponse de Jameson à cette critique serait sans doute que l'un des traits distinctifs du postmodernisme est la colonisation de la nature par la culture. Pour Jameson, « [1] e postmodernisme est donc ce que vous obtenez quand le processus de modernisation est achevé et que la nature s'en est allée pour de bon. C'est un monde plus pleinement humain que l'ancien, mais un monde dans lequel la "culture" est devenue une véritable "seconde nature". » Le postmoderne représente « une acculturation du Réel immense et historiquement originale, un grand saut dans ce que Benjamin appelait "l'esthétisation" de la réalité » (*ibid.*, p. 15-16). De même, à aucun moment Jameson, Eley ou Sewell, ne contestent les concepts de puissance d'agir ou de sujet humain ou psychologique (que le dernier ouvrage de Sewell s'efforce d'ailleurs de réhabiliter). Mais la force de leurs argumentations s'appuie avant tout sur les mécanismes de l'économie et leurs ramifications sociales.

Unis par la suite. Mais il faut prendre en compte les deux phénomènes si l'on veut comprendre la nature de la révision de la pensée historique et les circonstances de sa dissémination aux États-Unis.

On pourrait objecter que cet argument ne fonctionne que si l'on identifie, comme j'ai eu tendance à le faire dans les paragraphes précédents, le poststructuralisme et le postmodernisme, mais je pense qu'à l'époque de leur introduction aux États-Unis, on aurait eu beaucoup de difficultés à les différencier. Ce n'est que plus tard qu'on a pris pleinement conscience des fondements conceptuels et sociaux qui les distinguaient. Quelle que soit la manière dont on conçoit aujourd'hui ces phénomènes, il semble évident que toute explication de l'essor de l'historiographie du tournant linguistique devra prendre en considération les deux côtés de l'Atlantique, et donc les deux aspects de la question.

À cet ensemble de causes, il faut certainement ajouter les changements dans le recrutement des historiens après les années 1960. Pendant les années 1960, lorsque la conjonction des forces du mouvement des droits civiques, du mouvement anti-guerre, des débuts du féminisme et de la critique utopiste de la culture américaine représentée par la montée de la contre-culture était à son comble, l'expérience acquise dans ces différents groupes fut évidemment déterminante. Il est facile de voir comment une génération qui avait pris conscience de sa place dans l'histoire dans cette atmosphère d'optimisme historique (déçu par la suite) sur l'égalité entre les races et la justice sociale, mais aussi d'ambivalence profonde à l'égard de l'autorité et du pouvoir, à la fois politique et culturel, a pu, lorsqu'elle en est venue à développer sa propre vision du passé, l'envisager avec cette suspicion à l'égard de l'ordre, de la hiérarchie, de l'autorité et du patriarcat qui avait caractérisé quelques années auparavant son engagement dans le monde contemporain. Et les Américains ne furent pas les seuls à connaître cette tendance, même si l'ouverture remarquable du monde universitaire américain aux nouveaux groupes et aux nouvelles idées a peut-être contribué à la rapidité et à la généralisation de leur acceptation, en comparaison avec l'Europe⁶².

62. De ce point de vue, on pourrait affirmer, comme me l'a suggéré David Bell, que le postmodernisme représente une forme d'abandon de l'engagement politique de la part des intellectuels, puisque les initiatives de ces intellectuels pour agir sur la politique pendant les campagnes contre le colonialisme, contre la bombe atomique et contre le Goulag se sont toutes brutalement effondrées, après 1968 en France et un peu plus tard en Amérique. Selon lui, le postmodernisme désigne un ensemble d'idées « qui inversent ou nient le rapport entre les idées et l'histoire que les générations d'intellectuels précédentes avaient revendiqué si fièrement, en niant la fixité de la signification, la stabilité des textes, etc. Cela semble expliquer les échecs des générations d'intellectuels précédentes, en affirmant que l'échec était inévitable de par les propriétés mêmes du langage » (correspondance privée). Ma résistance à un tel point de vue tient au fait que Foucault, Derrida, Lyotard, Blanchot, Deleuze, etc., considéraient que leurs efforts, quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur leur efficacité, étaient de nature politique, un point sur lequel Derrida ne cessa de revenir dans ses écrits les plus tardifs.

Ainsi, sans surprise, nous sommes arrivés au motif explicatif triangulaire, suggéré à l'origine par de Certeau, dessiné par la « place » (le recrutement social, et donc le monde social dans lequel les historiens sont recrutés), les « procédures » (la discipline de l'histoire en tant que profession et ses ressources conceptuelles) et le « texte » (les révisions du discours historiographique produites par le tournant linguistique à mesure qu'il se faisait sentir à des degrés divers à la suite de la prise de conscience poststructuraliste et postmoderne d'une perte de confiance épistémologique généralisée dans les anciens paradigmes de l'histoire, tout particulièrement l'objectivisme). Il est intéressant de noter que ces transformations semblent liées aux expériences d'une seule génération. À son tour, ce fait contribue à expliquer pourquoi le prestige de l'historiographie du « tournant linguistique » semble aujourd'hui sur le déclin, déclin qui s'accompagne d'une insatisfaction croissante quant à ses explications trop systématiques du fonctionnement du langage dans tous les domaines de l'activité humaine et d'une tentative évidente de réhabilitation de l'histoire sociale⁶³.

Il faut s'attendre à ce que, à mesure que s'accroît notre conscience de la pénétration du capitalisme mondialisé et de ses effets sur toutes les formes de formations sociales, l'écriture de l'histoire subisse l'influence croissante des préoccupations intellectuelles produites par ce développement et crée donc de nouveaux objets de recherche. On le voit déjà à l'intérêt grandissant pour les questions de diaspora, de migration et d'immigration. On le voit aussi au rapide développement du champ de l'histoire transnationale, avec son attention à ce que Françoise Lionnet a appelé les « cultures minoritaires » (*minority cultures*), une approche de l'histoire qui met en œuvre un point de vue mondial pour souligner l'hybridité fondamentale des cultures mondiales dans le monde postcolonial et postmoderne, à travers laquelle les notions de foyer, de communauté, d'allégeance et d'identité sont constamment révisées⁶⁴. En partant du principe de l'hybridité des sociétés et des cultures mondiales, les travaux de ce type cherchent à la mettre au cœur de leur analyse intellectuelle et généreront très certainement de nouveaux paradigmes pour l'étude de l'histoire qui non seulement influenceront sur notre compréhension des évolutions contemporaines mais nourriront aussi nos analyses du passé.

Il n'est guère surprenant que le champ du « transnationalisme », défendu notamment par des groupes de chercheurs entrés récemment dans

63. Sur ce point, voir mon introduction à *Practicing History* et Sewell, *The Logics of History*, ainsi que *Beyond the Cultural Turn*, Victoria E. Bonnell et Lynn Hunt (éds.), Berkeley, University of California Press, 1999, p. 1-32, et l'article de Andreas Reckwitz, « Toward a Theory of Social Practices : A Development in Culturalist Theorizing », *European Journal of Social Theory*, 5, 2, 2002, p. 243-263.

64. Voir *Minor Transnationalism*, Françoise Lionnet et Shu-mei Shih (éds.), Durham, Duke University Press, 2005.

la profession — et qui pour nombre d'entre eux, appartiennent à la deuxième génération de familles d'immigrants — apparaisse comme le signe de ce changement. C'est l'un des déterminants sociaux du processus de réorientation et de révision dans l'historiographie actuelle. Sans doute est-il donc pertinent également de s'interroger sur les épreuves psychologiques vécues dans les phénomènes d'exil, de migration et de mouvement diasporique. Cela permettrait de remettre en cause et de nuancer le ton relativement triomphaliste des recherches actuelles sur le transnationalisme, qui célèbrent la fluidité et l'hybridité, en s'interrogeant sur le sens de la perte de l'identité culturelle qui accompagne souvent la perte du pays, de la langue et de la culture d'origine. À la lumière de quoi on pourrait se demander si l'hybridité culturelle est un bien en soi et si son expansion au monde entier n'a pas un coût caché, en termes d'identités personnelles comme de production culturelle.

Les réponses à ces questions viendront très certainement. En tout état de cause, elles ne relèvent pas d'une réflexion sur la nature et le rôle de la révision en histoire, si ce n'est dans la mesure où, comme le tournant linguistique, elles montrent la nature surdéterminée de ce phénomène historiographique de révision, un phénomène à la fois psychologique, social et professionnel dans ses éléments constitutifs.

(Traduit par Étienne Dobenesque)